

Lo caion a monsu Belia

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 45

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215934>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

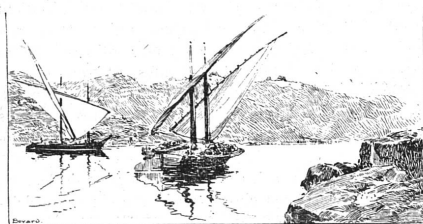
ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal
gratuitement
dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration.
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 6 novembre 1920. — Un spectacle peu banal (J. Nel). — Lo Vilhio Dêvesa : Lo Caïon à Monsu Belia (Marc à Louis). — Un livre de chez nous (Maurice Porta). — Le patois vaudois au Palais fédéral. — FEUILLETON : Fille des champs (Dr Chatelain).



UN SPECTACLE PEU BANAL.

N'ALLEZ pas croire que je veuille vous montrer une de ces merveilles qui éclosent chaque jour dans le cerveau d'un habitué de l'invention. Je me moque pas mal du temps présent et de l'avenir. Un sexagénaire ne pense qu'au passé quand il veut se rafraîchir l'esprit, échapper aux obsessions du devoir immédiat, parfois cruel.

Donc, ayant lu que le samedi après-midi, on pouvait voir, comme au bon vieux temps, les Savoyardes venues au marché se rembarquer sur un petit bateau, genre cochère, je suis descendu à Ouchy. Il s'en est peu fallu que ce fût inutilement, car le départ ne s'est pas fait à quatre heures et quart, comme on l'annonçait, mais à trois heures cinquante. Cela n'a l'air de rien, et c'est tout ! Aimable imprécision : pas d'horaire fixe. Quand on est là, on part, voilà. Mais encore convient-il de se soustraire aux distractions et de ne pas aller attendre le bateau à un embarcadere qu'il n'aborde pas. L'une des luronnes a risqué l'apprendre à ses dépens. Déjà tout le monde avait pris place — pour cela il fallait se « cougner » un peu; les rameurs avaient levé l'ancre, lorsque l'évaporée arrive avec ses paniers et ses corbeilles, faisant des gestes désolés. Pathétique moment. Que faire ? Aller toujours de l'avant ou revenir en arrière. L'indécision des nautonniers ténailait le cœur. Enfin, celui-ci se dégagea; quelques tours de machine en arrière, et la Marie-Jeanne rejoignait ses compagnes. Bientôt, le frère esquif passa devant le Bonivard, amarré au port, victime de cette satanée guerre qui inonda les puits miniers et fit renchérir, mais encore plus, comprimer les approvisionnements. Maintenant, c'est pire qu'il y a un demi-siècle. Alors, comme aujourd'hui, les bonnes femmes d'Evian, de Tourronde, de la Grande et Petite Rive, louaient une cochère aux frères Traîne, qui transportaient aussi des vaches et des chèvres.

Dans les familles d'Ouchy ou à l'Hôtel du Port, on logeait pour une nuit la mère Fréchet et toute la bande. Au fond, ne se trouvaient-elles pas

chez elles, dans ces vieilles maisons savoyardes d'avant la Réforme. Il en est qui récitaient leurs chapelets, et c'était un spectacle curieux pour nous autres, gosses protestants. Puis, on s'arrangea à faire partir les bateaux le bon matin de la côte de Savoie. Personne n'eut plus besoin de déoucher.

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit en suivant des yeux les évolutions lentes de la petite maison flottante, qui — cela me parut bizarre — avait tout d'abord l'air de se diriger plutôt du côté de St-Sulpice que du côté de la Savoie. Pourquoi ? Le lac était calme, l'air nébuleux; plusieurs pêcheurs, sur leurs iquettes, tendaient les filets. Certes, ce n'était plus l'été, ce n'était plus la brillante flotte de juillet et d'août se frayant un passage facile dans le glauque azur, sous un soleil étincelant et avec des accompagnements d'orchestre genre Alessandro pour ravir des passagers pleins déjà de bien-être. C'était le mélancolique automne, l'hiver avant-coureur. Et pourtant, que de poésie dans cet élan des voyageuses, qui, sans crainte du caprice des flots, se livraient à eux de bon matin pour apporter aux Lausannois des châtaignes, des œufs, des tomates contre ce bel argent comptant, si nécessaire pour la vie matérielle, et s'en retournaient le soir chez elles avec le sentiment du devoir accompli. L'air du lac est tonique, mais il n'en fait pas moins ressortir d'autant plus les exigences de maître Gaster. Poésie et réalité, toujours ensemble ! Et, en plus, l'autre jour, une désillusion : Au lieu de la cochère qui mettait deux heures pour faire la traversée, voilà que du canot des Savoyardes, pointant tout à coup à angle droit sur l'autre rive, les rames se lèvent, l'allure se dessine vivement : il y avait un moteur en réserve, il fonctionnait, tout est en règle, et bientôt ce n'est plus qu'un point noir qui court sur la surface du Léman, toujours grand, toujours beau. Désillusion ! Que non pas. Rêve dans un passé merveilleux, tout simplement.

Ah ! j'oubliais. Il y avait une voile pliée, prête à se gonfler sous la brise ! Voilà qui satisfait nos chères traditions et tout le monde. Voile et moteur, que voulez-vous de plus ! Mais, mesdames, attention, quand il y aura un grain et de la vague.

* * *

Huit jours se sont écoulés depuis que les lignes ci-dessus ont été écrites. Retourné à Ouchy, j'ai assisté à un second départ. Le temps était merveilleux. Nos excellents voisins de l'autre côté avaient prévu qu'il y aurait du soleil. Au lieu d'une embarcation, il y avait deux : cinq Savoyardes sont montées sur l'Isabelle, neuf sur le Trêfle-à-quatre. Et comme pour faire plaisir au vieux pirate que je suis d'une génération en train de disparaître, mais qui revoit ses premières années, il n'y avait pas de moteur, il y avait des rameurs. Un point, c'est tout.

J. Nel.

Argument irrésistible. — Une jeune fille vient de laisser entendre à un jeune homme qu'il avait tort de conserver l'espoir d'obtenir sa main.

— Me voilà donc condamné au célibat, murmure le jeune homme.

— Oh ! dit la jeune fille. Vous en serez quitte pour vous marier avec une autre.

— C'est facile à dire ! Mais si ne voulez pas de moi, qui jamais m'acceptera ?

La vanité gémissante. — Pourquoi donc Mme X. gémit-elle sans cesse ? Elle est riche et se plaint de l'impôt sur le revenu.

— C'est pour que l'on sache mieux l'importance de sa fortune.



LO CAION A MONSU BELIA

TIUTA-VAI, Monsu Bâodéron.

— Qu'è-te que l'ai a, Monsu lo régent ?
— Lo caïon que l'è elèvâ — m'a bailli moim de cousin que mè z'écouli — eh bin ! elli caïon l'è biau quemet 'na damuzalla et asse gras qu'on tasson. L'è lo moimeint de lo tyâ.

— L'è veré, Monsu lo régent, l'è on biau caïon !
— Adan, Monsu Bâodéron, quemet l'è vo que vo z'ite lo tia-caïon, vîgno vo demandâ quand l'è que porri comptâ sur vo po la boutseri ?

— Quand vo voudrà, Monsu lo régent.
Lo régent de Velâ-le-Motse, Monsu Belia, fut on loquetet à ruminâ oquie et fâ dinse :

— L'è que, Monsu Bâodéron, l'ai a oquie que mè grave. Dâi moui de dzein de Velâ m'ant bailli de lau caïon quand fasant boutseri. Adan su dobedzi assein de lau z'ein rebailli dau min. Et i'è pouàre que m'ein reste rein. L'ai arâi-te pas on moyan, vo que z'ite suti qu'on sindzo et malin bin mè que lo diabblio, l'ai arâi-te pas on moyan po... po...

— Po bailli, âo bin po ne pas rebailli.

— N'ein sè rein.

— Foudrà pe-t'itre mi rebailli, Monsu lo régent.

— L'è que... Monsu Bâodéron. L'è bin su que l'affère l'adrà mi se n'été pas d'obedzi de rebailli. Se vo mè trovâ on remido, vo baillio on écu naïovo.

Et lo père Bâodéron sè met à clioure on bocoon sè petit get de fouinne, preind la pice, et sè met à ruminâ, ruminâ. Lo tounéro sarâ tsezâ dè coûte li que l'arâi pas ofu, tant l'êtâi ein train de peinsâ ein dedein, elli vilhio guieux de père Bâodéron. Dâi moimeint, on vayâi que sè sozeiâ. Tot d'on coup ie dit :

— L'ai a on moyan, rein que ion !

— Lo quin è-te ?

— Vo faut fère accrère âi dzein qu'on vo z'a robâ voutron caïon, Monsu lo régent.

— Et pu ?

— Et pu ! l'adrà vo lo tyâ de né. Nion vâo rein oûre, et pu, lo leindèman, vo bramerâ bin fè : « M'ant robâ mon caïon ! » Vo garanto que l'affère vâo bin djuvi.

Lo régent fut binstout décidâ. Ie fâ âo boutsi :

— Adan, quinta né volâi-vo lo fotre bas ?

— Eh bin ! pas la né que vint, mâ la né d'apri. Preparâ tot cein que faut, lè tchou, lè tsevelhie, lè foncet et tot lo batacillian. Dan â dèman né, vè onj' hâore.

À dèman né, père Bâodéron. Sebahia, tot parâi, se lè dzein vant mè crère quand lau deri que m'ant robâ mon caïon ?

— L'è bin su, Monsu lo régent. Allâ pi !

Monsu Belia s'ein va tot bounameint et tot dzoiau, tandu que lo père Bâodéron sè maillive de rire et preparâ sè couli po la boutseri.

La né l'êtâi arreveia. Lo régent vint guegni oncora on iâdzo son bétion, et pu s'allâ reduire, bin conteint dau moyan âo père Bâodéron.

Mâ, onn'hâora apri, lo père Bâodéron, soo â catson de son ottô, avoué on battèran, âovre la porta de l'étrâillio âo régent et l'eintre dedein sein fère lo meindro détèrtin.

Onn'hôra apri lo cafon ao régent étai peindu dein on bocon de cagnâ que lo père Bâoderon l'avâi dein sa carraïe et iô nion sarâi venu lo queri.

...Lo leindéman matin, lo père Bâoderon trézâi lo femé et lo bérnetâve quand vaité lo régent Belâ que vint vers li, tot moindro, tot biévo, tot fliappi et prêt à pliorâ.

— Père Bâoderon ! Père Bâoderon ! que fâ.

— Mâ ! Monsu lo régent, que lâi a-te ?

— Lâi a que... mon cafon...

— L'è crevâ ? Vo lâi trovâ étai su la paille ?

— Diabe lo pas. Mon cafon... mon pouôro cafon ! m'è lant robâ !

Lo père Bâoderon fâ seimblant d'être tant ébahia que laisse tsezi sa bérnetta. Mâ se met à rire et fâ :

— Lâi adî dinse. On pâo pas dere. Dite adî dinse. Monsu lo régent. Lè dzein vo craîrant. Lo vo garanto.

— M'einlevâ se n'è pas la veretâ ! M'ant robâ mon cafon sta né.

— Eh ! quemet vo sêde bin dere ! Vo z'ite on tot fin. Redite-lo onco on iadzo, mâ adrâi fê, qu'on l'outie dein tot lo velâdzo.

— N'è pas onna dzanlye. M'ant robâ mon cafon !

— Dite adî dinse. On pâo pas dere mî. Lè dzein sant dobedzi de vo crêre. N'arê jamais cru que vo satsi asse bin dessuvi elli qu'à êtâ robâ !

...Et du adan, quand l'è qu'on dêvesse avoué Bâoderon de Monsu Belâ, manque jamé de dere :

— Monsu lo régent, l'è on tot malin coo. Et bon po dessuvi !

Marc à Louis, du Conteur.

Le gendre idéal. — M. Y. reçoit la visite d'un sympathique jeune homme qui lui demande la main de sa fille.

— Puisque vous aimez Gertrude et qu'elle vous paie de retour, je ne veux pas contrarier vos vœux, soupire M. Y. Quand les oisillons sentent pousser leurs ailes, il est tout naturel qu'ils quittent le nid paternel pour aller en bâtir un de leur côté. Tout de même, il me sera bien pénible de voir ma fille prendre sa volée.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répond le soupirant, votre nid a l'air spacieux. Nous y pouvons tenir tous. Pour vous être agréable, je m'en accommoderai.



UN LIVRE DE CHEZ NOUS.¹

Il y a deux publics, le «grand» et le «petit». Le grand public, c'est «Monsieur tout le monde»; aussi bien son opinion, son jugement, sont-ils en maigre estime chez les gens dits cultivés, le «petit» public. Ceux-ci regardent de haut Monsieur tout le monde et lui contestent toute compétence en matière d'art et de littérature. Mais ce dernier se moque comme un poisson d'une pomme de ce dédain. Une œuvre lui plaît ou ne lui plaît pas, tout simplement. Il ne cherche pas la petite bête. Et quand une œuvre lui plaît, il ne cache pas son sentiment; auquel il sait rester fidèle. C'est le succès.

Le petit public, lui, est beaucoup plus circonspect dans l'expression de son opinion. On dirait même qu'il se défend contre une satisfaction possible. On ne sait jamais au juste ce qu'il pense ni s'il est bien sincère dans son jugement. S'il loue, il dose parcimonieusement son compliment. Il y met, en revanche, moins de modération lorsqu'il critique. Quant à la fidélité, il ne faut guère la lui demander; il se borne à «prendre acte». Il importe surtout à sa réputation d'homme «cultivé» qu'il ait lu, à leur sortie de presse, le dernier article du chroniqueur à la mode et le dernier livre paru, comme aussi qu'il ait vu, à la première, la pièce nouvelle. C'est une question de répertoire à tenir au jour le jour. Et puis il faut qu'il puisse dire son avis dans les parloires quotidiennes.

Il est très rare que les jugements du grand public et ceux du petit public concordent. Ce dernier, du reste, n'y tient guère; ce lui serait presque un affront.

¹ Maurice Porta. *Nous, pendant ce temps...* Payot et Cie, éditeurs, Lausanne et Genève.

Pourtant, il est des exceptions. Justement, M. Porta est l'heureux bénéficiaire de l'une d'elles. C'est un éloge qui a son prix. Les articles de M. Porta sont également lus et goûtés par les intellectuels et par ceux qui ne prétendent nullement à ce titre. Il y a plusieurs raisons à ce double succès. D'abord, M. Porta parle surtout de choses de chez nous; or tous nous aimons assez qu'on nous entretienne de gens et de choses qui nous sont familiers. On s'y retrouve mieux. Ensuite, dans le style de M. Porta, l'originalité n'est pas acquise au prix de la clarté ni de la simplicité. Il semble, au contraire, qu'il ait horreur de la recherche, du mot «rare», du mot à effet. Il écrit une langue appropriée au sujet choisi, à la fois élégante et solide, souvent très savoureuse, toujours franche; enfin, quoi, une langue que tout le monde comprend. Les images, les comparaisons, les rapprochements sont frappants de vérité, parce que l'auteur est doué d'un remarquable don d'observation, parce qu'il voit juste et que ses qualités d'imagination ne sont pas déformées; elles sont restées nature.

Et puis, tous ces articles sont empreints d'un optimisme bienveillant, d'une saine philosophie, discrètement assaisonnés de l'esprit voulu.

Voilà pourquoi les nombreux lecteurs de M. Porta se félicitent qu'il ait eu l'excellente idée de nouer sa gerbe. Ils auront bientôt tous — s'ils ne l'ont déjà ? — ce recueil sur leur table et ils y reviendront souvent. Le journal passe, le livre reste.

Après tout, peut-on mieux juger d'une chose qu'en y goûtant. Lisez donc un extrait du livre : *Nous, pendant ce temps...*

Mais avant cela, écoutez donc le souhait par lequel M. Porta termine l'avant-propos de son livre. Il vous dira ce que vous trouverez dans celui-ci :

«J'aimerais que mes concitoyens retrouvent dans ces pages un peu de cette époque dont nous sortons et qui est à jamais finie, espérons-le. Un peu de notre coin de pays pendant la guerre. Et un peu de notre coin de pays tout court.»

J. M.

La grande route.

Je me figure un aviateur, parti d'une terre inconnue, et qui viendrait reconnaître la nôtre. A mesure qu'il approcherait, par les vertigineux espaces, des formes et des couleurs se précèseraient à ses yeux. Et puis, soudain, il aurait un frisson d'aise, ou peut-être de crainte. Sa jumelle lui aurait permis de reconnaître, sinuant par les pays, d'interminables rubans jaunes : nos routes.

Les routes, réseau obstiné et ténu, sont posées à plat sur le monde, comme une toile d'araignée sur une fourmière. Infatigables, elles font des hâchures claires dans les paysages. Plus nombreuses et de plus haute noblesse que les voies de chemin de fer, leurs cadettes galonnées et fiévreuses, elles, dont la naissance se perd dans la nuit brumeuse des siècles, elles ont, depuis toujours, marqué l'emprise de l'homme sur la nature. Plus que n'importe quoi d'autre, elles sont sa marque, sa signature, son sceau. Plus que les monuments, que les champs cultivés, que les habitations même. Où l'homme a vécu, la route longtemps subsiste, qu'il a taillée («rupta», en latin : «tranchée»), dans le roc parfois, à la sueur de son corps. Elle est son premier signe, et le plus durable. Que nous ont laissés les Romains, en fait de souvenirs concrets, et à part quelques pierres cailloux rongés qu'on explique dans les musées ? Leurs fameuses voies romaines, creusées pour les siècles, et dont notre calcaire du Jura, à tant d'endroits, a gardé l'empreinte.

D'un pays nouveau, quand les routes durables sont construites, la conquête est à moitié assurée. C'est la pelle qui, peu à peu, civilise le monde et contraint à l'ordre les contrées rebelles. Les bons officiers coloniaux, comme l'a prouvé le Maroc, par exemple, sont, pour un bon tiers, des pionniers, au sens propre.

La piste, puis le chemin, puis la route. Et le degré de culture d'un peuple se peut mesurer à l'étape qu'il a atteinte, dans ce domaine. Telles communautés, qui redoutent la halte prolongée, en sont restées à la piste. Quand une race en est à la route, c'est que le pays lui convient, et qu'elle entend bien y rester.

Tels hommes, pourrait-on dire, telles routes. La nature, bien entendu, la texture du sol, d'autres circonstances encore, ont leur mot à dire; en fin de compte et tout de même, le caractère des habitants reste bien l'argument souverain. Aux uns, il faut des voies droites, le passage le plus rapide possible d'un point à un autre, de longues chaussées impeccables

et rigides, un tracé géométrique, avec les bornes de kilomètres et des poteaux indicateurs de tout ce qu'on va rencontrer, comme le report scrupuleux, sur le terrain vivant, d'une carte d'état-major. L'utile, sans plus. Et puis, nos voisins de Savoie ont des chemins «petit bonheur», si je puis dire, qui vont et reviennent, qui font un détour parce que c'est plus joli ici que là; ils semblent qu'ils ne tiennent vraiment qu'à vous faire faire le tour du propriétaire, sans intention bien marquée de vous conduire à tel village plutôt qu'à tel autre. En fin de compte, vous arrivez tout de même, c'est sûr; seulement, vous avez abondamment musé en route. Ce sont là chemins que les autos ignorent, si pressés de rejoindre l'hôtel, mais que les piétons savourent.

Le sentier de la ferme s'élargit pour le bourg, et devient route en continuant vers le chef-lieu. Voyez la chaussée se rapprocher de la grande ville; dès la banlieue, elle se soigne, se bichonne, s'aristocratise, comme une dame qui se met de la poudre avant de sonner chez son amie. Elle se guinde pour ressembler aux rues, qui l'attendent, là-bas, et la continueront. Elle se goudronne, se pare de reverbères, de trottoirs.

La vie de la route, du reste, et sur toute sa longueur, est une toilette incessante. Chaque printemps, l'homme doit la reconquérir sur l'hiver en retraite, qui recouvrait et noyait tout; chaque automne, il la fortifie contre la mauvaise saison menaçante. Il sait que, s'il l'abandonnait à elle-même, elle ferait bien vite de retourner à la nature, qui la guette, de devenir un de ces jolis chemins désaffectés qu'envahissent les mousses et les herbes folles, les transformant si vite, si vite !

La route, c'est la grande voie de la civilisation, comme les fleuves, les canaux, la mer. Ses bateaux, ce sont les véhicules de tous genres qui circulent sur elle. Elle a ses lourdes barques, qui sont les chariots et les camions; ses contre-torpilleurs et ses «racers», qui sont les autos rapides. Et puis, comme le Sahara a le chameau, comme l'Alpe a le mulet, elle a son animal à elle, le cheval; des bêtes que nous avons prises à notre service, chacune ainsi à son domaine.

De même qu'il y a les choses et les gens de la mer, il y a les gens et les choses de la grande route. D'abord, ceux qui vivent d'elle, et sur elle, et pour elle uniquement : les cantonniers et autres fonctionnaires voués à son spécial service. Puis, les passants occasionnels, comme vous et moi. Nous autres, nous usons d'elle par intermittences; elle a, par ailleurs, son vrai peuple : les rouliers, les charretiers et autres pilotes ou capitaines de tous véhicules, qui lui sont ce que les matelots sont à l'océan. Elle a aussi l'humanité internationale qui habite les vastes limousines étincelantes, entre deux transatlantiques et deux palaces. Elle a surtout les bohémien et rôdeurs de tous poils, trimardiers ou corsaires, chercheurs de pays ou d'aventures, ennemis du travail qui courbe les reins, amoureux des nuits claires et des livres talus. De tous ceux-là, qui sont ses fils fervents et ses seigneurs, elle est la seule vraie patrie. Elle a enfin, hélas ! aux époques sinistres où les canons grondent, où les villages en feu ponctuent les ténèbres, de lamentables bords en déroute, des enfants, des vieux, des éclopés navrants qui se confient à elle, et qui, en longues files chancelantes, fuient vers ailleurs...

Comme la mer, comme les fleuves petits et grands, elle a ses riverains. Les villages s'allongent, à son passage, comme sur une côte. Aux carrefours, bourgs et maisons se groupent, ainsi qu'il en va aux confluent d'importantes rivières; on dirait des oasis, échelonnées au long d'une piste. Et les auberges, semblables à des repaires de naufrageurs qui se seraient mués en asiles, ouvrent leurs portes accueillantes, se tendent vers le passant de toutes les convitoises qu'elles promettent de satisfaire, et sont là qui vivent, des centaines, des milliers, de ce tribut prélevé sur le pèlerin de la route.

Alors que tout, en nos contrées, est propriété particulière réduite en mille fragments, la route reste indivise et commune, égale à tous, comme l'océan. Elle appartient à l'Etat; plus justement, elle n'est à personne. Ses talus, souvenirs de l'«Allmend» de jadis, verdoyent encore, fraternels pour les haridelles des ambulants, pour le sommeil des heimatlozes, et pour la pauvresse en haillons, qui y fait brouter sa chèvre.

L'administration a voulu la beauté de la route. Elle l'a bordée, sagement, d'arbres administratifs,